

VERS UNE COLLINE ATHÉOLOGIQUE

■ Entretien avec CHRISTIAN LIMOUSIN
réalisé par ÉDITH DE LA HÉRONNIÈRE ■

À Julie Bataille

Faut-il voir de l'ironie ou une profonde cohérence dans le destin qui a conduit l'écrivain Georges Bataille en 1943 à Vézelay ? D'un côté, un lieu, Vézelay, marqué d'une empreinte chrétienne indéniable, un vieux village perché sur une colline au sommet de laquelle se trouve l'une des plus belles églises de l'art roman bourguignon, célèbre pour ses sculptures du XII^e siècle. De l'autre, un écrivain philosophe, ex-séminariste, sans doute hanté par le christianisme au point d'en transgresser par sa plume toutes les valeurs, tous les interdits et tous les tabous afin de dégager une vision neuve et profondément subversive, choquante pour certains, du sacré. Dans tous les cas, une rencontre autour du sacré s'accomplit dans ce haut lieu qui a la particularité d'avoir toujours attiré des penseurs et des écrivains très peu sages et plutôt francs-tireurs, si l'on songe à Maurice Clavel ou à Jules Roy, plus récemment.

Lorsque Georges Bataille arrive à Vézelay, le village n'a pas la renommée internationale qu'il a aujourd'hui, mais il est déjà un foyer d'art et de littérature. Il est alors en zone occupée par les Allemands. La Résistance mène des actions ponctuelles, mais le bourg est calme en apparence. Certains religieux cachent des enfants juifs avec la complicité silencieuse des villageois. La population est constituée d'agriculteurs, de commerçants et de notables, comme dans tout village français, auxquels se sont joints des

DANS L'ŒIL DE GEORGES BATAILLE

ENTRETIEN

Vers une colline athéologique

intellectuels et des artistes, parisiens ou bourguignons, dont la communauté disparate est dominée par la haute figure de Romain Rolland, venu s'installer dans une maison du village en 1938, à son retour de Suisse.

Romain Rolland est âgé et malade. Il n'a plus qu'un an à vivre, mais il est encore très actif sur le plan de la création littéraire puisqu'il est en train d'achever son *Péguy* et qu'il termine ses *Mémoires*. S'il ne bouge plus de sa chambre, sa porte reste toujours ouverte aux visiteurs, et en particulier à son voisin, Henri Petit, dont il apprécie beaucoup la compagnie discrète et cultivée. Cet ami de Louis Guilloux et de Jean Grenier a publié en 1927 un bel essai, en forme de poème en prose, intitulé *Vézelay*. Mais dans le courant de l'année 1943, Romain Rolland ne le verra plus monter son escalier : Henri Petit disparaît pour entrer dans la Résistance. En 1962, il recevra le grand prix national des lettres.

Des artistes d'un tout autre genre habitent à cette époque sur une colline à l'ouest de Vézelay, face au village, dans le hameau de la Goulotte. Christian et Yvonne Zervos sont à la fois éditeurs et critiques d'art, galeristes et grands découvreurs de talents. Très liés à Picasso et à Fernand Léger, ils vont jouer un rôle déterminant dans la vie artistique de leur époque. Pendant la guerre, leur grande maison accueille des amis proches comme l'architecte Jean Badovici, le poète Paul Éluard et sa femme Nusch. En 1926, Christian Zervos a fondé *Cahiers d'art*, une revue consacrée non seulement à la peinture et à la sculpture contemporaines, mais aussi, pour certains numéros, à l'art et à l'archéologie du monde méditerranéen antique ; et il a commencé dès 1933 le catalogue raisonné de l'œuvre de Picasso.

Tels sont ceux que Georges Bataille va côtoyer et parfois rencontrer. Il a loué à l'année une maison située à mi-pente du village, en face du café. La maison est simple, austère, étroite, tout entière tendue vers une terrasse lancée en proue au-dessus des champs et des bois, bénéficiant de couchers de soleil admirables. Sa première impression est sinistre :

« Quand venant de Paris nous entrâmes dans la maison, des voiles de crêpe noir séchaient aux arbres du jardin ensoleillé. Ce lugubre "présage" m'a serré le cœur (me rappelant les longues banderoles noires d'I. annonciatrices de mon malheur).

Le premier jour où nous avons couché dans la maison, la lumière faisait défaut dans la cuisine où nous dînions. À la nuit tombante, la tempête de vent atteignit une violence inouïe, les arbres du jardin agités comme des loques et tordus dans les hurlements du vent. La nuit acheva de tomber, la lumière s'éteignit dans toute la maison. »

Très vite, cette funeste impression s'estompe et la terrasse devient pour Bataille un creuset très fécond de réflexion et de création, particulièrement aux heures nocturnes :

DANS L'ŒIL DE GEORGES BATAILLE

ENTRETIEN

Vers une colline athéologique

« Avec la chute du jour cesse l'agitation angoissée : je vais sur la terrasse m'étendre dans la chaise longue. Des chauves-souris tournent, filant comme aveugles, elles sortent du bûcher, de la chambre où nous nous lavons, rasant les toits, les arbres, les visages. Le ciel est pur et pâlit, des hauteurs en ondulations s'étendent au loin, par-delà le calme des vallées. (1) »

Deux personnes devaient le rejoindre à Vézelay au début de 1943 : sa propre femme, l'actrice Sylvia Bataille, dont il est séparé depuis presque dix ans, et Jacques Lacan, avec lequel elle vit. Bataille leur a retenu une grande maison donnant sur la place de la basilique. Ils ne viendront finalement pas. À leur place, le destin – que Georges Bataille appelle la chance – installera une grande et belle jeune femme originaire de Vancouver, née d'un père russe et d'une mère anglaise, Diane Kotchoubey de Beauharnais. Quelques mois plus tôt, elle a été libérée d'un camp d'internement près de Besançon et elle est venue se reposer à Vézelay sur un coup de dés, si l'on peut dire, après avoir décidé d'aller là où en déciderait une épingle piquée au hasard dans une carte de France. L'épingle tomba sur cette colline bourguignonne dont elle n'avait jamais entendu parler. Diane s'y installa avec sa fille en avril 1943. Elle avait 23 ans. Des amis russes du village lui firent lire *l'Expérience intérieure* que Georges Bataille venait de publier et le livre l'émut profondément. Quelque temps plus tard, elle fit connaissance de son auteur. Une rencontre décisive puisque Diane allait devenir la seconde femme de Bataille et qu'il aurait d'elle sa seconde fille, Julie.

En peu de temps, Vézelay devint donc un lieu essentiel pour Bataille, tant sur le plan affectif que sur le plan de la création.

Édith de La Héronnière

REVUE DES DEUX MONDES – *À quel point de sa vie en est Georges Bataille lorsqu'il arrive à Vézelay en 1943 ?*

CHRISTIAN LIMOUSIN – En 1943, Georges Bataille a 46 ans et il est malade. Il a appris qu'il était à nouveau tuberculeux un an auparavant et il est en congé de son poste de bibliothécaire à la Bibliothèque nationale. Il arrive à Vézelay après une longue errance, depuis l'annonce de sa maladie, à travers Paris et la région parisienne, puis la Normandie, où il a écrit *le Mort*. Il vient pour se soigner, mais aussi parce que c'est la guerre. À la campagne, il semble plus commode qu'à Paris de se nourrir, de se ravitailler...

DANS L'ŒIL DE GEORGES BATAILLE

ENTRETIEN

Vers une colline athéologique

À cette époque, Georges Bataille est méconnu du grand public puisqu'il n'a publié jusque-là que des livres sous le manteau comme *Histoire de l'œil* ou *Madame Edwarda*. Dans les années trente, il a animé des revues (*Documents*, *Acéphale*) et des groupes (Contre-attaque, Collège de sociologie). Il s'est fortement opposé à Breton. Dans le combat contre la montée des totalitarismes comme dans la dénonciation de la déroute des démocraties, il a été l'un des plus virulents. L'immense rage qui le soulève a affûté les armes forgées à partir de notions empruntées à Marx, Freud, Mauss, etc. Mais sa réputation ne va pas au-delà d'un petit cercle d'intellectuels parisiens. Ce n'est donc pas un homme de lettres qui arrive à Vézelay, comme peuvent l'être Romain Rolland, qui y vit depuis 1938, ou même Paul Éluard, qui y séjourne fréquemment.

Il a loué la maison du 59 de la rue Saint-Étienne pour toute l'année 1943. Il se donne un an à Vézelay pour guérir, tout en continuant ce qu'il appelle son « expérience intérieure » : « L'expérience intérieure répond à la nécessité où je suis [...] de mettre tout en cause sans repos admissible. » Au printemps 1943, il va précisément publier chez Gallimard *l'Expérience intérieure*, premier livre important sous son nom qui fera aussitôt l'objet d'une attaque en règle de la part de Sartre (« Un nouveau mystique »).

REVUE DES DEUX MONDES – *Qui l'a attiré à Vézelay ?*

CHRISTIAN LIMOUSIN – C'est difficile à dire. J'ai cependant une hypothèse : sa venue à Vézelay pourrait être liée aux relations qu'il entretient à ce moment-là avec Paul Éluard, et de ce fait avec les Zervos, qui passent à Vézelay une bonne partie de la guerre. Dans les années trente, Bataille et Éluard s'évitaient, se détestaient même. Éluard s'activa pour que Bataille fût évincé de *Minotaure*. Mais un rapprochement se produisit entre eux, sans doute en raison de la guerre, mais aussi parce que Bataille est alors proche d'un intime d'Éluard, l'éditeur Georges Hugnet qui, en juin 1943, publie *le Petit*, texte autobiographique de Bataille (sous le pseudonyme de Louis Trente). Bataille dédicace *Madame Edwarda* à Éluard en terminant par la formule « avec l'amitié de Georges Bataille » tout à fait impossible dans les années trente. Une anecdote, racontée par les Zervos à Alain Jouffroy, fait même de Bataille celui qui, à Vézelay, incita le poète à changer le prénom de la femme aimée (Nusch) en « Liberté »

DANS L'ŒIL DE GEORGES BATAILLE

ENTRETIEN

Vers une colline athéologique

dans le poème que tout le monde connaît. Ce qui est sûr, c'est qu'Éluard et Bataille vont se voir à Vézelay durant l'année 1943. Puis ils s'éloigneront l'un de l'autre.

REVUE DES DEUX MONDES – *Est-ce le haut lieu qui l'a attiré ?*

CHRISTIAN LIMOUSIN – Cela dépend du sens dans lequel on entend « haut lieu ». Si cela veut dire « lieu spirituel », « lieu où souffle l'esprit », je ne crois pas. Bataille rechercherait plutôt les « bas lieux » ! Cependant, il aime les donjons, les tours et les clochers, les lieux dont la vue est dégagée. Il y a ce texte étonnant, intitulé « Le toit du temple », peut-être écrit à Vézelay. En même temps, les tombes, les caves, les souterrains l'attirent fortement... Tout cela est sensible dans ses fictions.

Pour Vézelay, ce qui a pu jouer, c'est son attrait pour le Moyen Âge. N'oublions pas que Bataille est chartiste. Il a fait sa thèse sur un conte en vers du XIII^e siècle, *l'Ordre de la chevalerie*. Depuis toujours, depuis Reims et Riom, il s'intéresse au Moyen Âge. Par exemple, il a écrit dans *Documents* un texte sur l'Apocalypse de Saint-Sever, il aime *la Sorcière* de Michelet, le personnage de Gilles de Rais le hante. Lorsqu'il a des visiteurs, il les conduit à la Cordelle, le lieu où Bernard de Clairvaux a prêché la Seconde Croisade, ou alors dans la basilique romane. Pierre Prévost raconte que Bataille l'a entraîné dans l'église pour lui faire admirer les chapiteaux des péchés capitaux. La basilique est pleine de diables et cela l'enchantait. Il les montrait volontiers à ses visiteurs. En revanche, il n'a rien écrit là-dessus. Ou du moins pas directement.

REVUE DES DEUX MONDES – *Le lieu en général a-t-il eu de l'importance dans son œuvre ?*

CHRISTIAN LIMOUSIN – Le lieu est important pour Bataille. Les lieux. Il y en a un qu'il aimait beaucoup : celui où il a passé ses vacances d'été chez ses grands-parents maternels, à Riom-ès-Montagnes, dans le Cantal. Plusieurs de ses textes à tendance autobiographique se passent près de Riom, par exemple *la Maison brûlée*. C'est là son paysage familial. Bataille est un homme de village : il lui faut une place, une église, un café, etc. C'est la France rurale et romane qu'il aime et qu'il retrouve pleinement à Vézelay, bourg entouré de vieux paysages, de vieilles forêts, qui doivent lui rap-

DANS L'ŒIL DE GEORGES BATAILLE

ENTRETIEN

Vers une colline athéologique

peler le Cantal. On trouve une très belle phrase dans *le Coupable*, écrite en 1940, à l'époque où il est en Auvergne : « J'aime que les montagnes soient vieilles et usées par les eaux pour que la possession soit plus lente et d'autant plus forte. » Cela s'accorde magnifiquement aux paysages autour de Vézelay.

Dans le bourg, il va habiter une maison très particulière. Une demeure froide et fraîche, difficile à chauffer, austère, donnant sur la rue, nue comme une tombe à l'intérieur. Mais cette petite maison grise a son luxe ou sa chance : une terrasse. Sur cette terrasse, Bataille va se livrer non pas à la transcendance du « haut lieu », mais plutôt à l'immanence, à une recherche de l'instant, de l'illumination. Dans *l'Expérience intérieure*, il a beaucoup réfléchi à l'illumination chez Rimbaud, aux réminiscences et aux « impressions » chez Proust.

Lorsqu'il arrive en mars 1943, il écrit dans *le Coupable*, livre majeur qu'il va terminer dans cette maison : « Je me propose une trêve, un accord avec moi-même ». Son programme est simple : « M'étendre au soleil, à l'ombre, lire, un peu de vin [...], des paysages brumeux, ensoleillés, déserts, riants, écrire enfin, rédiger un livre. » Dans cette liste, les paysages tiennent une place importante. Sur cette terrasse dominant les remparts, il est comme suspendu entre terre et ciel. Il n'est pas devant, mais *dans* le paysage. Lui qui, du point de vue de l'écriture, n'a jamais été un paysagiste, va s'ouvrir au paysage, nocturne en particulier, à la nuit, au ciel étoilé... « Rien qu'une étoile... N'importe quelle étoile – de l'étoile... L'homme est quand il sait qu'il n'est pas ! La matière est, en ce qu'elle dissout un homme et, par la pourriture, en expose l'absence. » L'homme : un effet du soleil qui se perd dans l'infini, dans le vide du ciel étoilé.

Sans emploi, sans communauté autour de lui, pour la première fois sans bibliothèque, après avoir travaillé vingt ans à la Nationale, plongé dans cette sorte de solitude nouvelle, il parle de « retour à la vie animale » : « je suis à peine un homme », écrit-il dans *le Coupable*. Il note qu'il veut pratiquer « la nage dans les eaux du temps ». Il précise : « Personne ne sait ce qu'est la nage. Les méthodes sont contraires à la nage : chacune d'elles la désapprend. Personne ne sait nager, nous ne pouvons que nous laisser aller à la nage. »

Donc Bataille à Vézelay va se laisser aller à la nage...

DANS L'ŒIL DE GEORGES BATAILLE

ENTRETIEN

Vers une colline athéologique

REVUE DES DEUX MONDES – *Sa première impression de la maison est lugubre...*

CHRISTIAN LIMOUSIN – Tout à fait. C'est ce qu'il aime, cette marche, cette descente au tombeau, cette entrée dans la mort. Lorsqu'il pénètre pour la première fois dans la maison, ses occupants sont décédés. Des crêpes noirs qu'on a lavés pendent aux arbres de la terrasse. Cela lui rappelle sa traversée d'Innsbruck en 1934, après l'assassinat du chancelier Dollfuss. Il rapporte cette impression à l'entrée du Commandeur dans *Dom Juan* et à l'instant qui précède la mort. Mais ce sentiment est complexe chez lui : il est fait d'angoisse, de rire, de recherche de la chance. Bataille va mettre tous ces éléments ensemble pour les transformer par l'écriture, pour les faire jouer.

“L'angoisse, condition de l'extase”

REVUE DES DEUX MONDES – *Une chose est frappante dans le Coupable, c'est l'angoisse. À Vézelay, Bataille est angoissé...*

CHRISTIAN LIMOUSIN – L'angoisse est une constante chez Bataille. Il est vrai que le fait d'être malade et sans emploi engendre chez lui une montée d'angoisse encore plus forte que d'habitude. En même temps, le village enserré dans ses remparts va lui permettre de « dramatiser », pour employer l'un de ses mots, afin de convertir l'angoisse en extase. L'angoisse, pour lui, est la condition de l'extase. Bien sûr, certains passages écrits à Vézelay sont parmi les plus noirs de son œuvre, notamment les poèmes de *l'Archangélique*, comme « Le Tombeau ».

Mais il faut considérer aussi le rire. L'angoisse et le rire sont d'ailleurs liés. Bataille rit beaucoup à Vézelay. Il y proclame, ne l'oublions pas, « la divinité du rire » (c'est le titre de la dernière partie du *Coupable*). On peut multiplier les citations : « l'absence du ciel étoilé me fit rire », « Riant à ma façon, j'ai senti dans la contraction du rire je ne sais quoi de douloureux, d'agonisant. C'était terrible et délicieux. C'était sain », « J'ai un peu peur d'un rire qui me déchirerait d'une horrible joie, si folle que je pense au couteau d'un meurtre. » Et ce bel oxymore : « Les larmes rient ». Il s'agit là d'un rire majeur, d'un rire infini qui n'a rien à voir avec « la mécanique plaquée sur

DANS L'ŒIL DE GEORGES BATAILLE

ENTRETIEN

Vers une colline athéologique

du vivant » de la théorie de Bergson que Bataille réfute. Il a encore cette formule : « Dans le rire infini la forme divine fond comme du sucre dans l'eau. »

REVUE DES DEUX MONDES – *Ce rire aurait-il un rapport avec le rire effroyable du chapiteau de la luxure et du désespoir ?*

CHRISTIAN LIMOUSIN – Certes. Dans la basilique, ce sont les diables qui rient ! L'iconographie de certains chapiteaux semble illustrer parfaitement – et par avance – les écrits de Bataille. En particulier cet extraordinaire chapiteau du désespoir. On y voit un démon, aux cheveux comme des flammes, se planter une épée dans la poitrine en tirant une langue démesurée. André S. Labarthe, dans le film qu'il a tourné sur Bataille (*Bataille à perte de vue*), l'a relié à cette phrase du début de *Madame Edwarda* : « Au milieu d'un essaim de filles, Mme Edwarda tirait la langue. »

REVUE DES DEUX MONDES – *Son rire est-il un rire de joie ?*

CHRISTIAN LIMOUSIN – La « joie » n'est pas un terme qui appartient à son vocabulaire. Il préfère parler d'« extase ». L'extase est ce qui casse à la fois les concepts et le corps de celui qui l'éprouve, ce qui fend en deux, c'est l'arbre brûlé par la foudre dans la forêt... Ce que Bataille recherche, c'est une extase qui ne serait liée ni à Dieu, ni aux églises, ni même au mysticisme, mais à l'immanence, c'est-à-dire à ce qu'il considère comme le vrai sacré. Pour lui, le sacré est lié à l'immanence et le profane à la transcendance. Il tend à brouiller les cartes ou, plutôt, à tout inverser, à « tout renverser ». Il est un peu Zarathoustra.

REVUE DES DEUX MONDES – *Son rire s'apparente-t-il à celui de Nietzsche ?*

CHRISTIAN LIMOUSIN – Bataille est tout à fait nietzschéen à cette époque-là. Mais son Nietzsche n'est plus exactement le même qu'à l'époque d'*Acéphale*. Dieu étant mort, l'homme peut-il remplacer Dieu ? C'est la question que s'est posée Bataille dans *Acéphale*. L'homme peut-il créer une nouvelle religion dont il serait le centre, c'est-à-dire l'objet du sacrifice ? Il a écrit, juste avant d'arriver à Vézelay, « Le rire de Nietzsche », texte auquel on n'accorde pas l'importance qu'il mérite. Dans ce texte, il s'appuie sur Eckhart et

DANS L'ŒIL DE GEORGES BATAILLE

ENTRETIEN

Vers une colline athéologique

Angèle de Foligno et cite cet aphorisme de Nietzsche : « Voir sombrer les natures tragiques et *pouvoir en rire*, malgré la profonde compréhension, l'émotion et la sympathie que l'on ressent, cela est divin. » Il serait très intéressant de réunir en un livre tous les textes de Bataille sur Nietzsche. Le rire de Nietzsche (celui de Dionysos) est, en effet, à mettre en relation avec ce qu'il dit du rire à Vézelay, avec cette « divinité du rire » qu'il proclame – et qu'il pratique...

REVUE DES DEUX MONDES – *Sa recherche très profonde était fondée sur des sensations. Elle n'est pas purement intellectuelle ?*

CHRISTIAN LIMOUSIN – C'est exactement ce que nous montre la période de 1943 à Vézelay. À le lire, on a l'impression de voir les réactions d'un corps la nuit, d'un corps au soleil, qui se promène dans les bois, entend le paysan dans sa vigne jurer contre son cheval, descend au lieu d'aisance... Bataille est un écrivain qui occupe un corps. Sollers l'a bien vu : « Bataille est, de tous les penseurs modernes, celui qui semble avoir constamment habité son corps. » C'est extrêmement important. Un autre écrivain dans le bourg a une belle âme, mais n'a pas de corps : Romain Rolland. Sur ce plan, ils s'opposent complètement. Il est intéressant de voir comment Bataille se détache, s'arrache de toute la tradition spiritualiste du lieu pour proposer peut-être la même expérience que Romain Rolland, l'extase, mais dans une perspective complètement différente. Bataille est un anti-idéaliste radical et obstiné.

Sans doute a-t-il quelque chose en commun avec Romain Rolland. Ils sont attirés parfois par les mêmes textes, ceux de Vivekananda, par exemple. Bataille, à une époque, s'est intéressé à l'Inde, à la pratique du yoga. Mais il a vite abandonné car le yoga lui est apparu comme une recherche suscitée par la volonté. Il fallait faire du yoga. Alors que la chance, elle, consiste à accueillir ce qui nous arrive, à dire oui, même à l'impossible – surtout à l'impossible ! Selon Bataille, il ne faut pas rechercher l'extase, mais seulement l'attendre en s'ouvrant à elle. La rechercher, c'est la manquer à coup sûr. À Vézelay, sur cette terrasse, il est en attente de l'extase. C'est ce qu'il exprime lorsqu'il dit qu'il ne faut pas apprendre la nage, ni la vouloir, mais seulement se lancer. On en revient toujours à cette nage qui est contre toute méthode, contre toute technique...

DANS L'ŒIL DE GEORGES BATAILLE

ENTRETIEN

Vers une colline athéologique

REVUE DES DEUX MONDES – *Accueillir ou accompagner de son corps ce qui vient...*

CHRISTIAN LIMOUSIN – Exactement. Par rapport à la guerre, cette position où il est comme suspendu – ni résistant ni collabo – lui a été souvent reprochée. En même temps, ne nous méprenons pas : il reçoit davantage de résistants que de collaborateurs ! Il cache même le résistant Fardoulis-Lagrange. Mais son temps est autre. Il est dans la nage. S'il a appelé « la guerre » de ses vœux, il s'agissait d'une guerre intérieure et non du déchaînement des canons et des tanks. On retrouve là « l'expérience intérieure », ce combat harassant contre les concepts et contre le moi.

REVUE DES DEUX MONDES – *Georges Bataille aimait la forêt. Il aimait marcher dans les bois...*

CHRISTIAN LIMOUSIN – Il aimait la forêt. On lui avait conseillé de marcher pour soigner ses poumons malades. À Vézelay, il a beaucoup marché. Il allait par exemple chez les vigneronns de Fontette acheter du vin. Il écrit à Dora Maar en juin 1943 : « Je ne peux plus boire : le vin d'ici fait mal à l'estomac. » Le vin est important dans sa vie quotidienne comme dans ses textes.

La dernière partie du *Coupable*, écrite à Vézelay, s'appelle « Le roi du bois » : « Ma folie dans le bois règne en souveraine. Je mets le feu au bois. Les flammes du rire y pétillent. » Forêt et érotisme sont liés. Dans *l'Alleluiah. Catéchisme de Dianus*, texte qu'il écrit pour Diane Kotchoubey, il lui dit : « Va dans cette nuit pleine d'angoisse, nue, jusqu'au détour du sentier [...] Dans la solitude d'une forêt, loin de vêtements abandonnés, tu t'accroupiras doucement comme une louve. » Les bois, surtout la nuit, sont très importants comme lieu de dénudation. Mieux que la chambre des amants, ils permettent à l'homme, quelques instants, de retrouver le contact avec sa part animale, de rétablir le *continuum* dont il garde la profonde nostalgie.

REVUE DES DEUX MONDES – *À lire le Coupable, on peut penser que Bataille est dans une solitude totale à Vézelay...*

CHRISTIAN LIMOUSIN – En fait, sa solitude est très relative. Bataille arrive avec sa fille Laurence, sa maîtresse Denise Rollin qu'accompagne son fils Jean, le futur auteur de films fantastiques. Très belle, Denise Rollin avait posé notamment pour Derain et pour Kisling.

DANS L'ŒIL DE GEORGES BATAILLE

ENTRETIEN

Vers une colline athéologique

Bataille vient et repart avec elle, mais ils se sépareront dès leur retour à Paris, puisqu'il a rencontré ici Diane Kotchoubey de Beauharnais. Diane devient sa maîtresse, puis sa compagne (en 1945), la mère de sa seconde fille (en 1948), et enfin son épouse (en 1951).

Par ailleurs, il loge Michel Fardoulis-Lagrange, un Grec recherché pour faits de résistance. Chacun travaille dans un coin de la maison. Fardoulis-Lagrange écrit *le Grand Objet extérieur*. Bataille reçoit Paul et Nusch Éluard, Jules Monnerot, Georges Ambrosino, peut-être Limbour. Bref, il y a du monde – mais ce qu'il ressent et dramatise, c'est la solitude.

Du *Coupable* à *Critique*

REVUE DES DEUX MONDES – *A-t-il lié des amitiés à Vézelay ?*

CHRISTIAN LIMOUSIN – S'il est revenu en 1945, s'il s'est attaché au lieu, c'est parce qu'il y a créé des liens essentiels. Bataille a beaucoup reçu de Vézelay. Cela se sent dans la fin du *Coupable*. Il y a rencontré Diane et il a vécu avec elle une histoire d'amour fou – il suffit de lire, dans le volume de correspondance procuré par Michel Surya, la grande lettre qu'il lui adresse pour s'en rendre compte. Il y a aussi rencontré un ami extérieur au milieu intellectuel, André Costa. Un ami intime, qui a beaucoup compté pour lui. Je pense à cette photo où ils sont tous les trois souriants sur la terrasse, Diane au centre, Georges et André l'entourant. André Costa est alors sous-préfet d'Avallon. Puis, il va à Oyonax, sous-préfecture de l'Ain, où Georges Bataille et Diane Kotchoubey vont se marier en 1951. Ensuite, il est nommé à Fontenay-le-Comte, sous-préfecture de Vendée, et fera découvrir à Georges Bataille les châteaux de Gilles de Rais, Tiffauges et Machecoul, qui sont à proximité. Lorsque Bataille sera très malade, il ira se reposer à Fontenay-le-Comte, où il a écrit d'ailleurs une partie des *Larmes d'Éros*, comme le montre sa correspondance avec Lo Duca.

REVUE DES DEUX MONDES – *Y a-t-il des traces de sa rencontre avec les Zervos, avec Romain Rolland ?*

CHRISTIAN LIMOUSIN – Entre 1939 et 1947, Bataille a publié trois textes dans *Cahiers d'art*, mais on ne peut pas dire que les Zervos et lui aient été des amis. Il y avait entre eux Paul Éluard, je l'ai dit, qui à

DANS L'ŒIL DE GEORGES BATAILLE

ENTRETIEN

Vers une colline athéologique

cette époque était un intime, ô combien, des Zervos et qui venait ici, logeant chez eux une partie du temps et à l'hôtel une autre. Bataille et les Zervos se sont donc croisés à Vézelay, mais on manque d'éléments sûrs pour parler avec précision de leurs liens.

Bataille a rendu deux fois visite à Romain Rolland. On va le savoir bientôt puisque le journal de Romain Rolland à Vézelay va être publié. Romain Rolland tenait en effet un compte-rendu minutieux de tous ceux qui venaient le voir.

Il a aussi fréquenté les gens du bourg. Il était apprécié au village parce qu'il n'était ni arrogant ni prétentieux et parce qu'il parlait avec tout le monde, les boutiquiers, les paysans, les artisans. En 1972, lors de l'exposition en hommage à Bataille à la bibliothèque d'Orléans, on était accueilli par cette phrase qu'Hélène Cadou avait enregistrée chez un paysan des environs et inscrite au mur de la bibliothèque : « Ah, Bataille c'était mon collègue ! Il avait le sens du travail ! »

Bataille avait à la fois le sens du travail et celui de la dépense, de l'excès, voire de la débauche. Mais pour gaspiller, il faut déjà avoir accumulé, travaillé. Ce sont les deux versants de l'homme qu'il était.

REVUE DES DEUX MONDES – *L'éloignement de Paris ne l'a pas empêché d'écrire des livres majeurs à Vézelay...*

CHRISTIAN LIMOUSIN – À Vézelay, il a beaucoup écrit. En 1943, il y termine *le Coupable*. Après 1945, il y rédige *la Part maudite*, l'un de ses livres majeurs, où pour la première fois il essaye de systématiser sa conception du monde. C'est un projet qu'il poursuit depuis la rédaction de *la Notion de dépense* en 1933, auquel il a travaillé longuement et qui, après un texte relais (*la Limite de l'utile*), s'appellera en 1949 *la Part maudite* et sera publié juste avant son départ de Vézelay pour Carpentras. Ce sera pour lui un crève-cœur car le livre n'aura aucun succès de vente et peu de retentissement intellectuel. Il misait beaucoup sur cet essai, dans lequel il cherche à définir ce qu'il appelle « une économie générale ». Pour lui, expérience économique et expérience mystique sont de même nature : il s'agit, avant tout, d'une expérience de la perte. Il faut accepter de perdre et, surtout, de se perdre : l'œuvre de Bataille tourne autour de cette nécessité, de cette injonction. Il écrit dans la préface : « On m'interroge et quand je réponds que j'ai écrit un livre d'économie tout le monde me regarde comme si j'étais un fou. » Cela choque les

DANS L'ŒIL DE GEORGES BATAILLE

ENTRETIEN

Vers une colline athéologique

gens qui se demandent : « Est-il mystique ou économiste ? » Il est les deux à la fois. Il n'y a pas de question cloisonnée et tous ses textes se rejoignent. C'est pourquoi, il ne faut pas découper son œuvre en périodes ou en genres. Il n'y a qu'un seul Bataille – mais le problème est qu'il est complexe.

REVUE DES DEUX MONDES – *Il a une réflexion frappante : lorsqu'on lui demande s'il est mystique, il répond que le mystique accepte de perdre au bénéfice de son salut tandis que lui est dans la perte pure...*

CHRISTIAN LIMOUSIN – Il tient beaucoup à cette notion de « pure perte ». C'est la raison pour laquelle il a du mal à définir son « expérience intérieure » : « J'entends par "expérience intérieure" ce que d'habitude on nomme expérience mystique : les états d'extase, de ravissement [...]. Mais je songe moins à l'expérience confessionnelle, à laquelle on a dû se tenir jusqu'ici, qu'à une expérience nue, libre d'attaches, même d'origine, à quelque confession que ce soit. C'est pourquoi je n'aime pas le mot "mystique". » En même temps, il dit avoir un peu le même cheminement que les mystiques. Mais la différence essentielle tient à ce que ceux-ci recherchent toujours l'union avec Dieu et, par là, leur salut. La « perte en Dieu » des mystiques est finalement très éloignée de la « pure perte » de Bataille. Il y a perte et perte...

Sa bibliothèque est constituée de grands textes mystiques, aussi bien allemands qu'italiens ou espagnols. Angèle de Foligno est une sainte capitale à ses yeux, mais aussi sainte Thérèse d'Avila. Il a lu saint Jean de la Croix. Il penche du côté de ce qu'on appelle « la théologie négative ». On dit peut-être cela par commodité... Quant à l'idée de salut, maintes et maintes fois il l'a dit : il ne tient pas à être heureux. Ce n'est pas ce qui l'intéresse. Ce qu'il veut, c'est tout renverser du point de vue des concepts, du point de vue de la philosophie, ce qui est totalement incompatible pour lui avec l'idée de salut. L'idée de travailler à son salut – comme à son bonheur personnel – a quelque chose de profondément obscène pour lui.

REVUE DES DEUX MONDES – *Quelles sont ses autres œuvres écrites sur la colline ?*

CHRISTIAN LIMOUSIN – Il y a des livres courts : par exemple *Méthode de méditation*, qui continue « l'expérience intérieure ». Bataille y définit « l'opération souveraine » et conclut : « Ma méthode

DANS L'ŒIL DE GEORGES BATAILLE

ENTRETIEN

Vers une colline athéologique

est aux antipodes des idées élevées, du salut, de tout mysticisme. » C'est l'époque, en 1946-1947, où Giacometti vient à Vézelay, sculpte le buste de Diane et trace des portraits de ses deux amis qui serviront d'illustration à *Histoire de rats*, une fiction violemment transgressive que Bataille inclura dans *Haine de la poésie*, livre composite qui deviendra en 1962 *l'Impossible*.

Lorsqu'il arrive à Vézelay en 1943, Georges Bataille a un autre projet important : écrire *l'Orestie*, texte qui prendra place dans *Haine de la poésie*. Il en définit le projet dans une lettre à Jean Lescure, en mai 1943, juste après son arrivée ici, comme étant une « suite d'aphorismes mis en rapport avec la vie au jour le jour ». Ce sont en effet soit des aphorismes, soit de courts poèmes, comme l'« Invocation à la chance » souvent citée : « Chance, ô blême divinité, rire de l'éclair, soleil invisible tonnante dans le cœur, chance nue, chance aux longs bas blancs, chance en chemise de dentelle. » La chance est une notion à laquelle il réfléchit depuis 1938 et qu'il affine progressivement jusqu'à proclamer : « Au lieu de Dieu, il y a la chance. » L'Oreste de Bataille n'a rien à voir avec celui de Sartre (*les Mouches*), figure du résistant logique et lucide. Pour Bataille, être Oreste, c'est laisser jouer la chance. Je l'imagine, encore une fois, sur cette terrasse, dans son fauteuil, un verre de vin dans une main, son carnet de notes de l'autre côté... La chance consiste alors à se livrer sans remords aux divers aléas, à nager dans le temps. La première phrase d'*Être Oreste* est magnifique : « Le tapis de jeu est cette nuit étoilée où je tombe, jeté comme le dé sur un champ de possibles éphémères. » Aurait-il pu écrire cela ailleurs qu'à Vézelay ? Je ne crois pas, car c'est bien de cette terrasse, de ce lieu extrêmement précis, de cette situation dominant les remparts, à proximité du ciel étoilé qu'il s'agit. Quand on lit ces pages écrites à Vézelay, on est soudain saisi du rapport qu'il y a entre ce lieu extrêmement fort et son écriture extrêmement acérée.

REVUE DES DEUX MONDES – *C'est aussi à Vézelay qu'il crée la revue Critique ?*

CHRISTIAN LIMOUSIN – Oui, il y crée la revue en 1946. Diriger une revue comme *Critique* depuis Vézelay lui a posé évidemment de nombreux problèmes quotidiens. Comment réunir le comité de rédaction ? Il voit les membres séparément quand il va à Paris pour

DANS L'ŒIL DE GEORGES BATAILLE

ENTRETIEN

Vers une colline athéologique

donner des conférences au Collège philosophique de Jean Wahl ou au club Maintenant, afin de gagner sa vie. Le premier rédacteur en chef, Pierre Prévost, venait parfois le voir de Paris. Pour la seule année 1948, Bataille publie vingt-deux articles dans *Critique*, parfois trois par numéro mensuel. Sa production est énorme. Tout ce travail, il l'a fait ici, dans le dénuement, sans téléphone. Il n'est plus sur la terrasse mais rivé à sa table de travail...

Critique se veut une revue carrefour. Au moment de sa fondation, Bataille disait : « Il faudrait que la conscience humaine cesse d'être compartimentée. Critique cherche les rapports qu'il peut y avoir entre l'économie politique et la littérature, entre la philosophie et la politique ». Ce sont ces rapports qui l'intéressent plutôt que de dénicher le dernier livre ou le dernier auteur à la mode. Il s'intéresse à Paulhan, Prévert, Char, Adamov, Genet, Camus..., c'est-à-dire aux écrivains qu'il connaît et côtoie. Il écrit beaucoup sur le surréalisme (que peut-il encore ?) et sur l'existentialisme (l'engagement n'est-il pas un leurre ?) : il est davantage dans la synthèse que dans la découverte des nouveaux talents.

Critique s'est installée lentement dans le paysage intellectuel français. À ses débuts, la revue a eu trois éditeurs successifs : les Éditions du Chêne, Calmann-Lévy, puis – après une interruption d'un an – les Éditions de Minuit, qui la reprendront pour la transformer peu à peu, sous la direction de Jean Piel, en revue universitaire. Elle n'est plus ce que Bataille avait voulu.

Entre 1946 et 1949, date de l'interruption de la revue et du départ de Bataille pour Carpentras, il a donné six cents pages d'articles. Il s'intéresse à la politique au sens large, avec des textes au sujet d'Auschwitz et de Hiroshima. Il pose cette question : « Comment vivre à hauteur de Hiroshima ? » Il s'élève contre ceux qui pensent que les nazis ne sont pas des hommes mais des monstres. Il a des formules étonnantes : « L'image de l'homme est désormais inséparable d'une chambre à gaz. » La plupart protestent : « Mais non, les chambres à gaz, ce n'est pas l'homme, c'est le monstre. » Bataille leur répond : « Il n'y a rien qu'ait fait l'homme qui ne soit humain. » Il va même plus loin : « Il n'y a rien qu'ait pensé l'homme qui ne soit humain », « Nous ne pouvons être humain sans avoir aperçu en nous la possibilité de la souffrance, celle aussi de l'abjection. » Il faut lire à ce sujet son article à propos de David Rousset intitulé :

DANS L'ŒIL DE GEORGES BATAILLE

ENTRETIEN

Vers une colline athéologique

« Réflexion sur le bourreau et la victime ». Tous ces articles, dans lesquels Bataille développe sa conception de « l'homme entier », se trouvent dans le tome XI des *Œuvres complètes*. Ils ont toujours, malheureusement, une résonance très contemporaine.

REVUE DES DEUX MONDES – *C'est un aspect de Bataille que l'on connaît moins...*

CHRISTIAN LIMOUSIN – En effet. Et Francis Marmande, l'éditeur du tome XI, s'en désole... Dans *Critique*, on trouve aussi toute une réflexion autour de l'érotisme au sens large. Bataille prend la défense de Henry Miller, accusé d'obscénité, interdit aux États-Unis, où on lui fait un procès, où il est condamné à une amende énorme. Dans son article au titre provocateur (« La morale de Miller » !), Bataille montre qu'il ne faut pas confondre l'obscénité et l'immoralisme. En 1948, dans un très long article, il salue le rapport Kinsey sur les pratiques sexuelles et sur ce fameux concept de « révolution sexuelle » : est-elle possible ? est-elle souhaitable ? où en est-on ?

Il publie des articles où il essaie à nouveau (il avait commencé à le faire dans les années trente) d'installer Sade à demeure dans le paysage littéraire français. Aujourd'hui, Sade est édité dans la « Bibliothèque de la Pléiade ». Il est évident que Bataille a été un relais puissant en faveur de l'émergence du texte sadien. Il écrit aussi : « Marcel Proust et la mère profanée », un article fabuleux. On en arrive à *la Littérature et le mal*, livre dans lequel il réunira un certain nombre de ses articles de *Critique*. Tout créateur (et toute création) est lié au mal, à la profanation et à la transgression. On est loin de la guimauve que l'on vend un peu partout...

REVUE DES DEUX MONDES – *Une revue philosophique, surtout...*

CHRISTIAN LIMOUSIN – Bataille a souhaité donner une orientation philosophique à la revue, mais dans une confrontation permanente avec la littérature, la politique et l'économie politique. Dès sa création, il s'est entouré de Robert Aron, de Maurice Blanchot, d'Éric Weil, il a fait appel à Kojève. Cela correspond à l'époque de son deuxième séjour à Vézelay, de juin 1945 à juin 1949, au moment où Bataille acquiert une dimension intellectuelle indéniable, dialoguant avec Sartre, Merleau-Ponty, Camus, Breton, Char, avec une grande part de l'intelligentsia française, pour défendre une position tout à

DANS L'ŒIL DE GEORGES BATAILLE

ENTRETIEN

Vers une colline athéologique

fait originale puisqu'il n'est ni communiste, ni engagé, ni surréaliste, ni existentialiste... Il est lui-même. À part et seul. Tout cela s'est déterminé à ce moment-là, ici, à Vézelay.

REVUE DES DEUX MONDES – *Bataille est-il plus présent ici qu'ailleurs ?*

CHRISTIAN LIMOUSIN – Enterré ici, il y est sans doute plus vivant qu'ailleurs. Il m'arrive parfois, à l'occasion d'une promenade dans nos forêts, d'avoir l'impression de le croiser dans un chemin – mais je n'ai pas encore osé l'aborder... Chaque fois que je me rends à la boucherie de mon village, j'ai en tête cet obsédant fragment de poème : « Il importe peu que l'immensité soit ronde/ et roule dans un panier de son/ j'aime la mort je la convie/ dans la boucherie de Saint-Père. » Et chaque fois que je passe devant sa petite maison aux volets gris-bleu, où nous sommes actuellement, j'entends son rire.

Entretien réalisé le samedi 4 février
dans la maison où habita Georges Bataille à Vézelay.

1. Georges Bataille, *le Coupable*, Gallimard, coll. « L'imaginaire », 1998, p. 146.

■ Enseignant à la retraite, poète et critique d'art, Christian Limousin vit à proximité de Vézelay. Il a publié *Bataille* (coll. « Psychothèque », Éditions universitaires, 1974). Il a co-animé la revue *Gamma* (1974-1977) et a récemment co-fondé le collectif Lire Bataille.